

NAPLES ET PARIS

EN 1799.

TOME PREMIER.

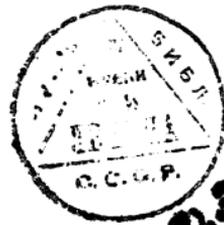
IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G.N. 17.

9E
132

FRAGOLETTA.

NAPLES ET PARIS

EN 1799.



Q.30-1051

PARIS.

LEVAVASSEUR, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU PALAIS-ROYAL.

URBAIN CANEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N. 16.

MDCCXXIX.

L'auteur a déjà publié quelques ouvrages , sans y avoir attaché son nom. Les uns n'ont obtenu aucune attention du lecteur ; les autres , après quelques éditions véritables , sont arrivés au succès qu'il estime le plus , c'est-à-dire , à lui concilier quelques suffrages et quelques amitiés honorables. Nul sentiment de vanité , bien ou mal entendu , ne l'engage à essayer de sortir de son obscurité , à une époque où , du fond de la solitude , on se sent assez maladroitement placé entre les deux écueils de notre révolution littéraire : le parti pris du dénigrement des cotteries , et l'impudeur des louanges commerciales.

Il confesse que pour tout ce qui est fabulation , costume , et autre mérite ou démerite d'une composition romanesque , il en abandonne et en dénierait au besoin la futile responsabilité.

Il raconte un mystère qu'il n'est pas tenu de comprendre.

Ceux de ses juges qui voudront blâmer , chercheront peut-être quelque interprétation singulière à sa pensée ; ils se croiront en droit de dire que tel sujet , consacré dans un art par un chef-d'œuvre , ne peut être essayé dans un autre art. Ils ajouteront que la Statuaire qui écarte les voiles est plus chaste que le récit qui les assemble avec soin. Ceux qui oseraient par hasard approuver , supposeraient peut-être que le naturel et le merveilleux étant deux conditions d'intérêt en tout poëme , il n'était pas à dédaigner de traiter un merveilleux qui fût naturel. L'auteur s'engage à ne répondre qu'en s'efforçant de mieux faire un ouvrage d'un tout autre genre.

Mais il a cru utile de faire ressortir , par deux tableaux dont les couleurs sont empruntées à l'histoire de deux pays , une vérité encore attaquée de nos jours. C'est à savoir : qu'un peuple est rarement heureux , et n'est jamais moralement grand , s'il est livré à l'autorité d'un seul ; et qu'il peut , au

contraire, devenir ou demeurer glorieux et prospère s'il a la vertu de se gouverner lui-même.

Dans un État comme le nôtre, où choisissant mieux ses représentans, la France pourrait jouir enfin des droits acquis par le sang de nos pères, qu'est-ce qu'il y a de factieux dans l'expression de cette pensée ? Les écrivains, dits monarchiques, assurent depuis assez long-temps que le meilleur des régimes est celui qui les pensionne, pour qu'il soit permis d'examiner philosophiquement la question. C'est là seulement que l'auteur prend la responsabilité d'une opinion d'homme ; là ce n'est plus un livre, c'est une action qu'il signe.

H. DE LATOUCHE.

NOTA. L'orthographe de quelques noms italiens a été sacrifiée à la prononciation française, et dans la peinture des caractères connus, on n'a point évité de retracer quelquefois les expressions même dont un personnage s'est publiquement servi.

CHAPITRE I.

LA nuit du 24 janvier 1799 était, à Naples, si brillante d'étoiles , et si pure, qu'on pouvait découvrir, d'une des hauteurs qui dominant la mer, tout ce rivage courbé en deux arcs, qui s'étend de Pouzzoles à Sorrente. Là, autour de cette petite ville fortifiée de Sorrente, trois ou quatre bataillons d'infanterie française, étendus sur l'herbe, attendaient le jour et le signal

de l'assaut. Personne ne se donnait la peine d'entretenir les feux du bivouac. Les soldats républicains du général Duhesme étaient charmés d'une température si nouvelle. Ils comparaient au climat de leur pays, à cette époque de l'hiver, et même aux rudes vents des Abruzzes qu'ils venaient de traverser deux fois, ces brises tièdes, ces parfums d'aubépine et cette senteur de la vigne qui commençait à fleurir au pied du Vésuve.

Pour le capitaine d'Hauteville, il était plongé dans une si profonde rêverie, qu'il n'entendait plus ni la voix des sentinelles qui se répondaient au loin, ni les paroles que lui adressait le chef de sa demi-brigade, qui était venu s'appuyer contre le même arbre que lui.

— Eh! bien, Marius, qui est-ce qui t'aurait dit, poursuit le commandant, quand nous faisons tant de vœux ensemble sur les bancs du même collège pour visiter un jour la belle Parthenope, le Pausilippe, le Vésuve et le tombeau de Virgile, que ce serait avec un sabre au côté que nous les admirerions? Le voilà ce pays des poètes : cette bicoque que nous assiégeons, c'est la patrie du chantre

de la Jérusalem. Caprée est sous tes yeux; les orangers de Nisida sont ce point noir que tu vois se détacher sur la baie, et nous sommes, mon cher, à quelques pas des délices de Capoue.

Une balle, partie des remparts, passa en sifflant entre les deux officiers qui continuèrent :

— Sais-tu, dit Marius, si les communications sont rétablies avec Rome?

— Je pensais, répliqua le commandant, que tu devais le croire mieux qu'un autre; toi qui as reçu aujourd'hui même une lettre de France.

— Elle est d'une date déjà si ancienne, que cela ne prouve rien, dit le capitaine.

— Mais, je n'en doute point, ajouta son ami; Macdonald qui boude un peu depuis la dernière capitulation avec Pignatelli, a été laissé en arrière pour assurer les passages. Il paraît que Championnet est entré ce soir même à Naples. Le reflet des lumières que nous voyons au-dessus du fort Saint-Elme

pourrait bien être une illumination qui signale son triomphe.

Nos camarades sont heureux ! ils jouissent déjà des honneurs de la victoire et des agrémens d'une grande ville ; tandis que nous, nous sommes arrêtés ici par une poignée de bourgeois et de prêtres. Mais, patience, nous aurons notre tour. Ma foi, la république va bien ; le Directoire a organisé partout le succès ; les nouvelles d'Égypte sont bonnes, et il paraît que Bonaparte va apprendre aux Mamelucks la marseillaise et le pas de charge... Mais tu ne m'écoutes pas ; que diable as-tu ?

— Mon cher, dit d'Hauteville, je suis triste.

— Est-ce cette lettre que tu as reçue ?

Et une seconde balle fit tomber quelques feuilles sur le chapeau du commandant. — Du diable si je reste ici, ajouta-t-il, je crois que le tronc de ce vieil olivier sert de point de mire à ces imbéciles.

— Hélas ! oui, dit le capitaine....., c'est cette lettre.

— Eh bien ? ta mère est-elle malade ; ta sœur, dont tu es le seul protecteur mainte-

nant, a-t-elle besoin de ta présence? S'agit-il d'un mariage, d'un séducteur? Voudrais-tu être à Paris?

— Non assurément, dit vivement le capitaine. Je suis tranquille sur le sort de ma famille. Ma mère est mieux portante, et tu oublies qu'Eugénie a à peine quinze ans. Chère Eugénie! Ce ne sont pas eux qui m'affligent : c'est... c'est le souvenir de cette pauvre Honorine.

— Qui? M.^{me} de T...? Ah! ah! tu es un peu plus tendre de loin que de près, à ce qu'il me semble. As-tu assez abusé de l'affection de celle-là! Une veuve charmante : elle est libre, elle t'adore, elle t'a sacrifié, je crois, tout ce que le cœur sacrifie ; et toi, comment as-tu répondu à tant de fidélité? Vous êtes sans pitié vous autres, ma parole d'honneur! Vous ne prenez pas même la peine de tromper ; vous ne mettriez pas un matelas au-dessous de la fenêtre par laquelle vous jetez vos victimes. Ah! ça, elle est donc furieuse?

D'Hauteville ne répondit pas.

— Elle est donc désespérée, ajouta l'étonné commandant?

— Elle est morte, dit le capitaine d'Hauteville. Et son geste, sa figure, le son de sa voix, exprimaient un profond chagrin.

— Morte, grand Dieu !

— Et j'en suis la cause. Elle m'a écrit la plus touchante lettre, les plus pénibles adieux qu'on ait jamais pu lire. Elle a voulu que ce dernier billet ne fût mis à la poste que le jour même où elle serait portée à sa dernière demeure ; et j'ai senti à cette lecture que pour avoir trahi tant de bons sentimens, je mériterais une punition du Ciel.

— Prends donc garde, dit le commandant, qu'il ne t'entende, et ne se fasse ici même le vengeur de la morale. Mais console-toi, mon camarade ; tu n'es pas cause de cet affreux accident. Que ton bon cœur n'aille pas s'exagérer un mal sans remède. Que veux-tu, mon cher ? l'amour ne se commande pas. Ce sentiment n'est le plus beau que parce qu'il est le plus involontaire. Elle t'aura peut-être accablée de ses exigences, elle t'aura cédé trop tôt ; ce n'est pas notre faute si elles flétrissent, la plupart du temps, le bonheur dans son germe ; et l'on ne peut pas,

au bout du compte, aimer les gens par la seule raison qu'ils nous aiment.

— Honorine était un ange, s'écria d'Hauteville; n'essaie pas des consolations qui doublent mes remords. Je me sens plus volontiers, quand tu me parles ainsi, disposé à te chercher querelle qu'à te remercier de l'intérêt que tu veux me montrer. A combien d'indignes objets n'ai-je pas prodigué des soins, des marques d'affection qui auraient fait vivre Honorine. Elle eût été heureuse d'un sourire qui ne m'attirait ailleurs qu'une marque d'indifférence ou une perfidie. Mais voilà comme nous sommes ! Il nous faut de périlleuses maîtresses dont la conquête soit à faire tous les jours. Nous aimons ces capricieuses beautés, toujours prêtes à retirer leurs faveurs, plus difficiles à fixer qu'à séduire. Nous préférons les triomphes de la vanité au charme du mystère ; nous consentons à servir en esclaves des femmes dont la grâce, exempte quelquefois de pudeur, est vantée en tous lieux, dont les pas sont suivis, les faveurs enviées ; on publie nos plaisirs avant qu'ils soient obtenus ; nous n'imaginons pas une volupté dont on n'ait médité d'avance. Et nous le souffrons. Nous en sommes vains !

tandis que la vertu qui s'immoie et qui pleure, tandis que le dévouement, l'inaltérable amour... Tiens, commandant, il faudrait être meilleurs que nous ne le sommes, pour le comprendre et le sentir. L'amour, vois-tu, c'est la vertu peut-être; et ni toi ni moi nous n'avons jamais aimé.

Un roulement de tambours interrompit la conversation des deux officiers. L'irritation semblait dicter seule, toutes les paroles du capitaine, et pourtant, ses joues étaient sillonnées de larmes; le colonel écoutait des reproches très-offensans; et pourtant, il retenait la main de son jeune ami dans la plus affectueuse étreinte.

— Aux armes, criait-on de toutes parts.

— Aux armes! répéta d'Hauteville avec joie, et courant se placer sur le front de sa compagnie, il descendit avec elle dans les fossés de cette petite forteresse qu'il s'agissait d'emporter d'assaut.

L'assaut ne fut pas long. Le chef de bataillon Gauthrin, ayant pointé deux pièces de campagne contre la porte dite de Salerne, cette

porte s'ébranla, et les chasseurs croisant la baïonnette, pénétrèrent promptement sur une espèce de place où s'élevait un grand crucifix. Cette image du Sauveur était horriblement barbouillée d'ocre, ou de sang. Dans la main droite de la statue, était une lettre qui promettait aux habitans de Sorrente et la victoire et l'extermination de tous les Français.

D'Hauteville, parvenu dans la place par une brèche du rempart, trouva les rues barricadées; et du haut des toits, presque tous crénelés, on tirait sur sa faible troupe de manière à intimider les plus braves. Il gravit, avec les siens, une des terrasses qui, dans ce pays, couvrent la plupart des habitations, et le combat se rétablit, pour ainsi dire, dans les airs. Les Français, courant ainsi de terrasse en terrasse, poursuivaient, frappaient, renversaient leurs nombreux, mais faibles ennemis. Quand la journée se fut écoulée dans ces stériles combats, il fallut implorer la clémence du général Duhesme, car il était justement irrité d'une si longue et si inutile résistance.

Duhesme envoya quelques-uns de ses soldats pour protéger la maison où naquit le